

GUILLAUME PIGEARD DE GURBERT

Faire croire tout-en-fiches

Choderlos de Laclos • Musset • Arendt

Français – Philosophie
Programme 2023-2024

ARMAND COLIN

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod 2023

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-085286-4

Sommaire

Mode d'emploi et plan de l'ouvrage	5
1 « Faire croire », de quoi parle-t-on ?	11
2 Faire croire que le vrai est vrai	29
3 Faire accroire que ce qui est faux est vrai	51
4 Faire accroire que ce qui est vrai est faux	59
5 La crédulité	67
6 Les sortilèges du vraisemblable	83
7 Stratégies, ruses et stratagèmes	99
8 Faire accroire pour arriver à ses fins et asservir l'autre	133
9 Faire accroire pour libérer	143
10 Politique de la croyance et morale de la vérité	157
Méthodes	197
1. La dissertation	197
1.1 Le sujet	197
1.2 Les œuvres au programme	198
1.3 L'analyse du sujet	198
1.4 Le plan de la dissertation	199

2. Le résumé	203
2.1 Les objectifs du résumé	203
2.2 Les règles	204
2.3 Les attentes	206
2.4 Le travail préparatoire	206
Bibliographie	207
Filmographie	208

Mode d'emploi et plan de l'ouvrage

Cet ouvrage est directement conçu, et rédigé, dans la perspective des épreuves de Français-Philosophie des concours des classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques. Il suit les recommandations formulées dans les rapports de jury, à commencer par ces deux exigences incontournables et indissociables :

1) que la dissertation **analyse le sujet** du concours (tiré d'une phrase d'un auteur autre que les trois auteurs figurant au programme : Choderlos de Laclos¹, Musset², Arendt³) ;

2) que **les œuvres au programme** (*Les Liaisons dangereuses*, *Lorenzaccio*, « Du mensonge en politique », « Vérité et politique ») ne soient pas étudiées ni traitées pour elles-mêmes isolément mais **conjointement dans l'optique du thème et en fonction du sujet du concours**.

Concernant la première exigence, le rapport de jury du Concours Centrale-Supélec 2022 déplore que « trop de candidats croient pouvoir sauter impunément cette phase essentielle de **l'analyse du sujet**, sans laquelle on ne saurait définir une problématique pertinente ». On lit dans celui du Concours commun INP-E3A 2022 : « nous continuons à déplorer les copies frileuses car surtout soucieuses de “caser” des citations jugées incontournables ou de produire un discours purement général sur les œuvres au mépris des enjeux particuliers du sujet ».

1. 1741-1803.

2. 1810-1857.

3. 1906-1975.

Le rapport X-ENS 2022 résume ainsi l'épreuve : « à la croisée de deux disciplines, littérature et philosophie, cette épreuve requiert des compétences complémentaires : capacité d'analyse et de conceptualisation du sujet, maîtrise de l'argumentation et de la réflexion, élaboration de l'exposé dans une langue correcte, suffisamment riche et nuancée pour pouvoir exprimer des idées abstraites et développer un raisonnement critique ».

C'est pourquoi cet ouvrage « Tout-en-fiches » développe les différentes façons d'analyser le thème de l'année « faire croire » en ses diverses acceptions, ainsi que les notions qui en dépendent. Les candidats se formeront ainsi eux-mêmes à la méthode d'analyse au fil des fiches, et des conseils méthodologiques qu'ils trouveront par ailleurs exposés à la fin de ce livre. Prenons le cas du programme de 2022 dont le thème était « L'enfance ». Le jury de Centrale-Supélec a donné pour sujet une phrase qui n'employait justement pas le terme d'« enfance » mais celui d'« enfantin », afin de départager les candidats : d'une part ceux qui ont plaqué un cours sur l'enfance, faisant un hors-sujet, et d'autre part ceux, plus rares, qui ont exploité le sens spécifique d'« enfantin » en le distinguant précisément de l'enfance. Le rapport du jury du Concours commun Mines-Ponts de la même année pointe de son côté de mauvaises copies « allant jusqu'à confondre « enfance » et « enfant ». La fragilité de l'enfanCE, comme période qui s'efface et disparaît avec le temps, est devenue sous leur plume la fragilité de l'enfanT, face au monde et aux adultes ». L'enfant est une personne, l'enfance est une période. Ce sont de telles distinctions qui structurent les fiches qu'on va lire sur le thème de cette année : « faire croire ».

Les jurys mettent régulièrement en garde contre ce réflexe qui consiste à réciter un cours tout fait au lieu de traiter le sujet du concours dans sa formulation originale : « dans cette hâte, le concept central du texte, « l'enfantin », a trop souvent été ramené à l'enfance, sans prise en considération de sa caractérisation ». Le

rapport épingle en outre la confusion fréquente chez les candidats entre « enfantin » et « infantile »... On le voit, la valeur de la dissertation dépend directement de la qualité de l'analyse du sujet. C'est pourquoi ce livre met en pratique la méthode que les candidats devront utiliser dans leurs copies. Les distinctions entre termes voisins qui sont produites au fil des différentes fiches (par exemple entre **faire croire** et **faire accroire** ; entre **démontrer, convaincre** et **persuader** ; ou encore entre **vérité** et **véracité**, etc.) sont bien sûr nécessaires pour avoir une compréhension précise et nuancée des enjeux et des œuvres en présence, mais elles contribuent encore et surtout à préparer les candidats à la production de telles distinctions le jour du concours, en voyant ainsi à l'œuvre la méthode pour produire par eux-mêmes celles qu'ils jugeront pertinentes. Il s'agit donc non de modèles à imiter passivement mais d'exemples à reprendre activement.

Pour ce qui est de la seconde exigence, le même rapport de jury de Centrale-Supélec rappelle la nécessité de mobiliser **les trois œuvres** au programme pour chaque idée de la dissertation : il faut « confronter et comparer les œuvres de façon équilibrée et convaincante : souvent un seul exemple vient à l'appui de l'argument. Tel développement néglige un ou deux auteurs. Or, une dissertation comparatiste exige qu'ils soient **tous convoqués dans chaque partie** ». C'est pour répondre à cette seconde attente des jurys que les fiches de ce livre ne traitent pas les auteurs ni les œuvres un à un, mais toujours ensemble, en les regroupant autour des différents problèmes-clés qu'ils posent au thème « faire croire ». Chaque fiche préfigure ainsi une partie de dissertation possible. Des **citations précises** tirées des trois œuvres y servent à chaque fois la position et l'instruction d'un problème spécifique.

En conjuguant dans sa propre rédaction analyses des significations du thème et regroupement des citations-clés des trois œuvres autour d'un même problème qu'elles permettent de poser,

cet ouvrage se veut un **outil clé en main** pour la préparation de l'épreuve de Français-Philosophie qui se place lui-même dans l'esprit et les attentes des concours. Les distinctions essentielles entre les notions-clés sont en gras dans le texte. Les références sont données par acte et scène pour **Lorenzaccio**, par numéro de lettre pour **Les Liaisons dangereuses** et de page pour Arendt (**VP** = « **Vérité et politique** » dans *la crise de la culture*, Gallimard, Folio, 2022 ; **MP** = « **Du mensonge en politique** » dans *Du mensonge à la violence*, Le Livre de Poche, 2021). Quand plusieurs citations qui se suivent ont exactement la même référence (même scène du même acte, même lettre ou même page : par exemple **VP, p. 330**), tant qu'une autre référence n'est pas donnée (par exemple même œuvre mais numéro de page différent : **VP, p. 331**), c'est que c'est la toujours la même que la précédente. Enfin, comme il peut arriver qu'une même citation couvre plusieurs idées, on peut la retrouver dans deux fiches différentes, exploitée ici et là dans des sens distincts. Quant aux citations provenant d'autres œuvres que celles du programme, y compris celles de l'un de nos trois auteurs, leurs références seront précisées entre parenthèses. En même temps qu'elles éclairent le thème étudié et l'enrichissent, le jour du concours elles pourront, selon le sujet, servir d'amorce dans l'introduction ou d'ouverture dans la conclusion de la dissertation (se reporter pour les questions de méthode à la fin du livre). C'est pour cette raison que la plupart d'entre elles ouvrent et concluent les fiches.

Chaque fiche aborde un problème particulier à travers les passages éclairants de chacun des trois auteurs. L'ordre des fiches obéit à une progression de la réflexion qui élargit l'analyse et l'approfondit.

La première fiche analyse le **champ sémantique et conceptuel** de l'expression « faire croire ».

Les trois fiches suivantes portent sur **les trois objets du « faire croire »** : le vrai (fiche 2), pour commencer, afin de ne pas

identifier spontanément à tort « **faire croire** » et « **mentir** ». Il est en effet des vérités qui, ne pouvant être définitivement établies ni démontrées, sont l'objet d'efforts pour faire qu'on les croie. La fiche 3 porte sur le faux que l'on cherche à faire passer pour le vrai : faire croire est ici effectivement synonyme de tromper. La fiche 4 aborde enfin le vrai dont on cherche à faire croire qu'il est faux, ce qui représente une autre forme de tromperie.

La fiche suivante se tourne non plus sur les **objets crus** mais sur **le sujet croyant**, en l'occurrence sur **la crédulité** (fiche 5).

Les deux fiches 6 et 7 rendent raison du fait qu'il ne suffit pas de **mentir** pour être cru, et examinent donc les conditions et les procédés nécessaires pour parvenir à **faire croire** à un mensonge, notamment les **procédés littéraires** mis en œuvre par Laclos et Musset. La fiche 6 analyse les relations complexes, obscures et mobiles entre **le vrai et le vraisemblable**. La fiche 7 porte sur les différences entre **stratégies, ruses et stratagèmes** pour faire croire à un mensonge, lesquels relèvent à la fois de la **science** et de **l'art**.

Les deux fiches suivantes interrogent alors **les raisons de faire croire**, c'est-à-dire les différentes finalités qui sont les siennes : pour arriver à ses fins en instrumentalisant autrui et **l'asservir** (fiche 8) ou pour le **libérer** (fiche 9). En dernière analyse « faire croire » ne vise-t-il pas à « **faire faire** » ?

La dernière fiche envisage pour finir la question des usages **politiques de la croyance et la morale de la vérité**, passant de l'intime et du personnel au public et au collectif, puis du **pouvoir de mentir** au **devoir de vérité**. Cette politique du « faire croire » et le procès moral du mensonge sont en effet présents chez les trois auteurs au point de constituer à la fois le fil rouge et le sens profond des œuvres au programme. On verra que « faire croire » cause moins un dommage théorique d'ordre intellectuel que des dégâts pratiques d'ordre politique ou moral.

■ Fiche 1

« Faire croire », de quoi parle-t-on ?

Le programme de cette année se distingue de celui de l'année précédente en cela qu'il ne porte pas sur une notion (le travail) mais sur une locution verbale. Ce qu'il s'agit d'analyser ce n'est donc pas « la croyance » ni le simple fait de « croire » mais bien ce que c'est que « faire croire ». Or, « faire croire » a plusieurs sens.

Mais avant d'étudier plus avant l'idée de « **faire croire** », il importe de préciser que c'est l'expression « **faire accroire** » qui en français signifie « faire croire à quelqu'un une chose fausse », comme le rappelle le *Dictionnaire universel* de Furetière. Il cite cet exemple : « le peuple est si sot qu'on lui fait accroire tout ce qu'on veut ». De là l'expression « en faire accroire » qui veut dire « conter des sornettes à quelqu'un, le tromper par de belles paroles » ; de là aussi celle de « s'en faire accroire » qui a le sens de s'attribuer un mérite qu'on n'a pas.

Le premier sens de l'expression « faire croire » est en effet, selon la définition qu'en donne le dictionnaire *Le Robert*, « faire croire quelque chose à quelqu'un, convaincre, persuader ». Cela implique que faire croire ne signifie pas nécessairement tromper. Le verbe « croire » a le sens de « penser que quelque chose est véritable, donner une adhésion de principe », ce qui n'implique pas que la chose en question soit fausse. Les synonymes de « croire » en ce sens sont : accepter, admettre, penser.

Par exemple : « il ne croit que ce qu'il voit ». Furetière définit « croire » ainsi : « être persuadé de la vérité de quelque chose qui est certaine ». Il cite cet exemple : « on doit croire un honnête homme sur sa parole ». Furetière ajoute qu'en un second sens, « croire » se dit aussi de « l'imagination qu'on a qu'une chose est vraie, quoi qu'elle soit fausse ».

Soulignons donc que l'expression « faire croire » s'entend en trois sens différents : 1) convaincre autrui de la vérité d'une chose ; 2) faire croire qu'une chose est vraie alors qu'elle est fausse ; 3) faire croire qu'une chose est fausse alors qu'elle est vraie. Ces deux derniers sens sont des cas de « faire accroire ».

Si la religion n'épuise pas le champ de la croyance, elle en offre le modèle comme on le voit chez la présidente de Tourvel dont Valmont se réjouit qu'elle « croie à la vertu » et qui ne se propose pas de la détourner de la religion mais de lui faire changer de divinité : « je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré » (Lettre 6). Du reste madame de Tourvel déclarera à la fin : « je l'aime avec idolâtrie [...] je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer » (Lettre 132). Avant de mourir, elle confie à madame de Volanges qu'elle a combattu les ruses de Valmont « avec les armes de la religion alors si puissantes » (Lettre 149). La puissance en question a en réalité cédé devant la séduction, livrant le spectacle d'une guerre de religions, foi en Dieu contre foi en l'amour.

Enfin, si le verbe « croire » renvoie d'abord à la religion, il s'étend aussi à l'économie. Rappelons que le terme de « créance » désigne à la fois l'action de croire, d'ajouter foi, de considérer quelque chose comme vrai, et un crédit financier, le créancier s'opposant au débiteur. Une lettre de créance est une reconnaissance de dette qui suppose que le débiteur tiendra sa parole et reconnaîtra sa dette envers son créancier qui lui a fait confiance, qui lui a donné sa **créance** en lui faisant **crédit**. Le terme de créance réunit l'idée de croyance, de confiance en l'avenir et de

parole ou de somme d'argent dus. Une personne crédible est à la fois fiable moralement et solvable économiquement.

Il faut maintenant distinguer « croire » et « faire croire » : si les enfants croient au père Noël, c'est que leurs parents leur ont fait croire qu'il existait. Mais toute croyance ne présuppose pas l'action d'autrui sur celui qui croit. C'est précisément pour ne pas compromettre la vraie croyance en Dieu que Rousseau proscrit le catéchisme de l'éducation des enfants : arrivé à l'âge de seize ans, Émile n'a encore jamais « entendu parler de Dieu » (Rousseau, *Émile*, livre IV). En voulant leur faire croire à Dieu, on produit une **fausse croyance**, non une **foi véritable**, qui endoctrine et maintient l'esprit dans un état de soumission comme on le voit chez la présidente de Tourvel qui est « dévote et [...] cette dévotion de bonne femme [...] condamne à une éternelle enfance » (Lettre 5). Une telle croyance est imposée en excitant dans l'âme les passions, le désir, et plus encore la « crainte », en l'occurrence « l'amour de Dieu » et « la peur du diable ». Sa vie commence et finit au couvent pour y mourir, l'interlude libertin avec Valmont n'ayant finalement qu'hâté « une vraie aliénation de l'esprit » (Lettre 147). L'existence de Dieu, pour Rousseau, ne s'inculque pas, elle se découvre. C'est par l'observation de l'ordre qui règne dans la nature (le cycle des saisons, le mouvement régulier des planètes) qu'arrivé à l'adolescence, le jeune Émile en viendra à croire de lui-même, sans que personne ne l'y ait forcé, qu'un tel « ouvrage » doit avoir pour cause un « ouvrier » puissant, sage et bon. Le personnage de Philippe Strozzi incarne chez Musset cette croyance personnelle qui vient du fond du cœur sans y avoir été mise de l'extérieur. Contre le cynisme de Lorenzo, il affirme les droits souverains de l'intime conviction : « Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté ». (III, 3)

Cela conduit à interroger le **besoin de croire** : n'est-il pas le symptôme d'une conscience qui cherche à tromper l'angoisse

de la solitude ? Le chevalier Danceny parle pour tous les êtres humains, ces pèlerins de l'amour qui cherchent leur moitié pour se fuir eux-mêmes : « auprès de toi, les moments même du repos fournissent encore une jouissance délicieuse. Enfin quel que soit le temps, on finit par se séparer ; et puis, on est si seul ! » (Lettre 150)

Il faut donc analyser le « faire » comme « capacité active voire agressive » ou « aptitude à déformer, par la pensée et la parole, tout ce qui se présente clairement comme un fait réel » (*MP*, p. 13)¹. Mentir c'est faire violence au réel. C'est pourquoi Arendt distingue ce pouvoir de refaire, voire de défaire les faits de « la tendance passive à l'erreur ». On tombe malgré soi dans l'erreur mais on forge activement un mensonge. Il faut ici distinguer « l'erreur » factuelle de « la fausseté délibérée » (*VP*, p. 317 et *MP*, p. 25) : la première **se trompe**, la seconde **trompe**. Cette action sur l'esprit d'autrui est bien décrite par Merteuil à propos de Cécile Volanges : « d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condescendance pourrait détruire : de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier son mari » (Lettre 38). Plus loin elle constate qu'elle est parvenue à se rendre « maîtresse de l'esprit » (Lettre 63) de Cécile.

Il faut en outre distinguer « **faire croire** » et « **laisser penser** », qui relève d'une stratégie plus insidieuse car plus discrète : faire croire c'est agir sur l'autre et risquer qu'il s'aperçoive qu'on cherche à le tromper, alors que laisser penser, c'est dire sans dire, agir sans avoir l'air d'agir. Valmont réussit à persuader madame de Tourvel qu'il est confondu d'amour en « gardant un moment le silence » (Lettre 125). On peut y parvenir aussi

1. « Vérité et politique » paraît en 1967, pendant la guerre froide, et « Du mensonge en politique » en 1971, en pleine guerre du Vietnam (1955-1975), suite à la publication explosive des *Pentagon papers* dans le *New York Times* révélant aux Américains et au monde entier les mensonges des présidents Truman, Eisenhower, Kennedy et Johnson pour justifier cette guerre injustifiable.

en disant quelque chose que l'on sait que l'autre entendra mais en faisant semblant de se parler à soi-même ou en le disant à voix basse à une seconde personne en faisant semblant de vouloir que la première personne ne l'entende pas. Merteuil laisse Cécile croire qu'elle a accepté d'être sa confidente parce qu'elle a été vaincue par la force de son langage : « j'ai fait la sévère : mais aussitôt que je me suis aperçue qu'elle croyait avoir dû me persuader par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes : et elle est intimement persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence » (Lettre 38). Valmont n'intervient pas activement mais se contente de « laisser aller » (Lettre 23) madame de Tourvel dans le récit qu'elle fait de la prétendue générosité qu'il a montrée envers « une malheureuse famille » (Lettre 22).

Enfin, faire croire n'est pas la même chose qu'« **induire en erreur** » : dans ce dernier cas on peut amener l'autre à se tromper parce qu'on se trompe soi-même en soutenant de bonne foi qu'une chose est vraie sans savoir qu'elle ne l'est pas, ou plus simplement en tenant des propos équivoques que l'autre prend dans un autre sens que celui auquel on pensait.

Il faut à présent parler de la notion de « **véracité** » et la différencier de celle de « **vérité** ». La vérité est une propriété de ce qui est vrai : par exemple deux et trois font cinq. La véracité, elle, qualifie, non un objet mais le sujet et plus précisément l'état d'esprit d'une personne qui ne ment pas et n'en a pas l'intention. Littré définit la véracité par « un attachement profond à la vérité ». L'être vérac par excellence, c'est Dieu, puisqu'il « ne peut ni se tromper lui-même ni tromper les hommes » (Littré). Platon se méfie de Gorgias et de son disciple Pôlos, ces sophistes qui « laissent par trop à désirer pour le franc-parler » (*Gorgias*, 487b, trad. L. Robin, La Pléiade). Le « franc-parler [*parrhêsias*] », ou parrhésie, est pour Socrate l'une des trois conditions d'un dialogue authentique. En plus de la condition

intellectuelle qui est de savoir [*epistêmên*] de quoi l'on parle, tout dialogue dépend de deux conditions morales : le franc-parler [*parrhêsias*] et la bienveillance [*eunoian*]. On verra en ouverture de la fiche 9 que l'on trouve chez Platon une tout autre interprétation de la véracité de la parrhêsie. On parle aussi de la véracité d'un témoignage. La « véracité » (*MP*, p. 13) a, pour Arendt comme pour Platon, une connotation morale, dans son opposition à « l'intention de pratiquer l'insincérité » (*MP*, p. 12). La « bonne foi » ni « la véracité » ne figurent parmi les « vertus politiques » (*VP*, 320 et *MP*, p. 13). La présidente de Tourvel est la sincérité en personne qui dit « simplement ce qui est » et dont la « franchise » permet de « lire dans [son] cœur » (Lettre 128). Sa « candeur naturelle [...] » ne lui permet de dissimuler aucun des sentiments de son cœur » (Lettre 133). La marquise Cibo laisse elle aussi parler son cœur malgré elle et dit ses quatre vérités au duc, lui reprochant son despotisme : « Ah ! Je m'emporte, je dis ce que je ne veux pas dire » (III, 6).

Faire croire, au sens plein et actif, est donc une action volontaire. S'il s'agit de faire délibérément croire quelque chose de faux, faire croire a le sens de berner (voir les fiches 3 et 4). Si c'est à la vérité qu'il s'agit de faire croire, faire croire prend alors le sens de convaincre (voir la fiche 2).

Il est important de ne pas réduire « faire croire » à mentir. Mentir constitue bien sûr une modalité essentielle de faire croire, mais ce n'en est que l'une des modalités. L'extension de faire croire déborde le fait de mentir, au point que l'une de ses modalités prend un sens contraire à mentir : s'efforcer de convaincre quelqu'un d'une vérité que l'on ne peut pas démontrer ou qu'il se refuse à croire. Il faut ici distinguer **démontrer**, **convaincre** et **persuader** : la **démonstration** est l'établissement rationnel d'une vérité indiscutable qui s'impose à la raison de tous ; la **conviction** est un sentiment personnel ou collectif, posé et raisonné de la vérité d'une chose qui

n'est pas démontrable ; la **persuasion**, elle, est la réception passive et immédiate d'une impression de vérité, impression qui peut tout aussi bien être trompeuse, impression personnelle voire collective mais jamais universelle. La persuasion signe le triomphe de l'apparence sur la réalité. Elle mobilise essentiellement, mais pas exclusivement, la parole. Valmont par exemple contrefait « le timbre de Dijon » (Lettre 34) pour faire croire à la présidente de Tourvel que cette lettre qu'il lui envoie (Lettre 36) est une lettre de son mari qui se trouve dans cette ville. Elle se laisse prendre au piège des apparences et ouvre en public la lettre sans se méfier, l'expression de son visage trahissant « son embarras ». À la différence de démontrer et de convaincre qui font référence à une vérité objective, persuader relève d'une indifférence référentielle qui peut donner l'apparence de la vérité à une chose aussi bien qu'à son contraire. Les sophistes, tels que Platon les dépeint, excellent dans l'art de persuader tantôt que le grand est petit, tantôt que le petit est grand. Cet art, c'est celui de l'avocat qui fait paraître l'injuste juste, et inversement comme le dit Platon dans le *Phèdre* (261d). Avec la persuasion, la pensée, le langage et même le raisonnement, s'affranchissent de la tutelle de la vérité pour devenir autonomes, autosuffisants. Le mot dit : « la chose, c'est moi ». En dehors du démontrable, « la tromperie n'entre jamais en conflit avec la raison » (*MP*, p. 16). Démontrer dispense de faire croire. Le problème est donc celui de la limite glissante entre convaincre et persuader.

Le propre de l'art de persuader est de contrefaire le raisonnement rigoureux et de brouiller la distinction entre démontrer, convaincre et persuader. Telle est la fourberie de la persuasion de se faire passer pour une démonstration en développant des « raisonnements captieux » (Lettre 56). La Lettre 68 de Valmont en offre l'illustration parfaite, dans laquelle il annonce d'abord qu'il veut « prouver » à la présidente de Tourvel sa « sincérité ».